

SOCIÉTÉ DES SCIENCES HISTORIQUES ET NATURELLES  
DE LA CORSE

COLLOQUE SUR :

LA SOCIÉTÉ EN CORSE DURANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE  
ET L'IMMÉDIAT APRÈS-GUERRE

**Résumés des Interventions**

Jean-Paul PELLEGRINETTI

*Retrouver 14-18*

Pour qui souhaite comprendre et écrire l'histoire de la Grande Guerre qui ne soit pas celle des généraux, des décideurs politiques, des régiments et des sphères décisionnelles étatiques, qui ont laissé des mémoires, des journaux de marche, ou des archives administratives, il convient plutôt de s'intéresser aux sources « auto-produites » par les soldats eux-mêmes ou par toutes celles et tous ceux demeurés à l'arrière.

Afin de mieux saisir l'importance de travailler sur la société corse durant la Grande Guerre, il est nécessaire, dans le cadre de cette présentation générale, de revenir sur l'historiographie de la Grande guerre, et le rôle majeur que constitue le travail sur les témoins et les témoignages. L'introduction permettra également une mise en lumière de la Corse confrontée à la guerre. Un excellent moyen de questionner en filigrane la ténacité des États, des sociétés et des hommes au feu.

Sylvain GREGORI

*« Contrairement à tout esprit de justice », les limites de l'effort de guerre en Corse 1914-1919 »*

Longtemps présentée comme un temps fort de l'intégration des Corses à la Nation, la confrontation de la société et des mobilisés insulaires au premier conflit mondial s'avère plus complexe à appréhender qu'une simple vulgate liant définitivement par le sang versé, l'île à la « grande patrie ».

Dès la mobilisation, souvent au nom du principe d'égalité, des voix vont s'élever pour dénoncer un effort de guerre vécu comme un traitement particulier imposé par les autorités civiles et militaires à la population et aux poilus corses.

Sans remettre toutefois fondamentalement en cause le patriotisme français des insulaires, ces prises de position offrent une autre vision et apportent un autre discours sur la Grande Guerre, aux antipodes de la lecture orientée de l'historiographie traditionnelle locale.

Sébastien OTTAVI

*Désertions et déserteurs durant la Première Guerre mondiale*

De la première guerre mondiale, la mémoire insulaire a retenu quelques images fortes. Une mobilisation massive, un engagement total et, en conséquence, des pertes disproportionnées. Elles ont été interprétées tantôt comme la marque de l'indéfectible fidélité des Corses à la « Grande Patrie », tantôt comme le résultat d'un traitement colonial des soldats insulaires. Dans ce tableau si tranché, les déserteurs, ces soldats qui se sont plus ou moins longtemps extraits des combats, n'ont jamais trouvé leur place. Ils ont pourtant été très nombreux, et ont beaucoup à nous apprendre sur les réalités de la société corse en guerre.

Vanessa ALBERTI

*Vivre au quotidien : les difficultés de subsistance en Corse vues par la presse insulaire (1914-1919)*

La première guerre mondiale sonne la fin de l'expansion de la presse alors qu'elle fait croître les besoins de la population en nouvelles récentes. Après s'être intéressée surtout à l'évolution des combats et au sort des poilus corses, les journaux insulaires, moins nombreux mais toujours

présents, tournent leurs regards vers l'arrière. Rendre compte de la réalité de la hausse incessante des prix et des difficultés de la société corse la met aux prises directes avec la censure. En effet, celle-ci frappe ceux qui exercent une mauvaise influence sur l'état d'esprit du pays. Divers mécanismes de contournement sont mis en place comme l'utilisation d'un ton satirique ou ironique. Enfin, la presse peut aussi être un acteur direct de cette société en dénonçant les accapareurs de guerre.

Jean-Paul COLOMBANI

*Le torpillage du Balkan et ses conséquences sur une petite commune du Cap Corse*

Le torpillage du *Balkan* par un sous-marin autrichien le matin du 16 août 1918 au large de Calvi, est resté dans la mémoire de tous les Corses. La plupart des victimes, civiles et militaires en permission étaient originaires de toute la Haute-Corse, mais un très grand nombre étaient Capcorsins. Toutes les communes de la micro-région furent touchées.

Au chagrin d'avoir perdu des êtres chers, vint s'ajouter le désarroi des familles face aux difficultés économiques engendrées par cette tragédie.

C'est à travers l'exemple de la petite commune d'Ersa que nous tenterons d'en faire le récit.

Jean-Pierre FONTANA

*Un membre de la Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse, issu d'une famille de notables de Bisinchi, affecté par la Grande Guerre*

Don Jean ANZIANI, professeur agrégé au lycée de Marseille, était membre correspondant de la Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse dès la création en 1880. Son seul fils Dominique Alexandre, disparaît lors des premiers combats, durant la *Bataille des frontières*, le 19 août 1914. Cette disparition prive cette famille d'un membre aux plus belles perspectives d'avenir, laissant entrevoir dans le futur l'extinction d'un nom porté par de nombreux notables depuis le XVI<sup>e</sup> siècle et la fermeture d'une maison.

Francesca QUILICHINI

*Marie-Emilie Réallon : L'infirmière des « piluti »*

Dès le début de la guerre, cette infirmière de la Croix Rouge attachée à l'hôpital complémentaire Villemin, avenue Trudaine à Paris se manifeste dans la presse locale pour venir en aide aux poilus corses qui ont été blessés et transférés dans les hôpitaux parisiens. Elle lance un appel aux familles qui souhaitent avoir des nouvelles de leurs proches. Elle se charge de rendre visite à leurs chers blessés et se propose aussi de leur apporter des colis remplis de produits corses. Pour gâter les blessés, toutes les bonnes volontés sont les bienvenues. Il suffit d'envoyer les paquets à l'adresse de Marie-Emilie Réallon : 40 bis, rue de Douai, Paris. Elle se charge ensuite de les répartir entre les insulaires qui sont soignés dans les divers hôpitaux de la capitale. Elle s'engage aussi à faire des comptes-rendus de ses visites dans les journaux insulaires. L'infirmière s'occupe également des pupilles corses au sein d'une association qui regroupe 50 adhérents durant l'été 1916.

Tout au long du conflit, cette infirmière au grand cœur va se dévouer pour mener à bien sa mission sacrée quitte à forcer les portes de certains établissements qui rechignent à lui donner la liste des blessés corses. Bien souvent, elle devra combattre les nombreux préjugés et le mépris affichés par des responsables d'hôpitaux qui voient d'un mauvais œil une infirmière de la Croix Rouge se préoccuper du sort de ces hommes originaires d'une île à la si mauvaise réputation. Avec son sourire désarmant et son culot Marie-Emilie Réallon parviendra à franchir toutes les portes et rabattra le caquet à tous ceux qui ont des idées préconçues sur les Corses. Avec force et persuasion, elle leur démontrera la valeur militaire et morale de ces hommes.

Si cette grande dame se dévoue sans compter pour les blessés corses, ce n'est pas un hasard. Elle connaît bien notre île pour y avoir vécu avant la guerre avec son époux, un professeur de philosophie qui exerça au lycée de Corte. Aux jours heureux, le couple aimait recevoir dans sa maison, située Place Padoue de nombreux insulaires. Dans le « salon » des Réallon on causait de

littérature, d'histoire et de philosophie. Devenue veuve à la suite de la mort accidentelle de son mari dans la Restonica en juillet 1914, l'infirmière n'oubliera jamais la Corse et ses amis corses. Durant le conflit, elle va publier des articles dans *Le Petit Bastiais* puis le *Colombo*. Ses chroniques font souvent la Une des journaux et paraissent sous le titre : « Nouvelles des blessés corses à Paris ».

Avec compassion et humour elle raconte ses visites aux soldats corses, sa frayeur, les premiers temps qu'elle est affectée dans le service des blessés de la face, son désarroi face à ce jeune balain qui a été amputé des deux jambes et cet autre soldat originaire de Propriano qui a perdu la vue. La mandoline le sauvera du désespoir. Au fil des mois le lecteur découvre les difficultés matérielles auxquelles elle est confrontée pour gâter ses protégés, les problèmes avec la douane qui taxe le vin du Cap car il s'agit d'un apéritif ! Nous la suivons dans ses déplacements : le métro parisien bondé, les longues marches dans la neige et le froid pour accéder aux hôpitaux militaires dispersés aux quatre coins de la capitale, le train bondé des permissionnaires quand elle se rend en Province pour visiter les corses à Amélie les Bains où elle arrive les bras chargés de journaux et de cigarettes .

De Corse, les familles lui écrivent pour lui demander de les aider dans leurs démarches administratives pour retrouver un mari, un frère ou un cousin dont elles sont sans nouvelles. Elle répond à ce courrier qu'elle qualifie de « ministériel » tant elle reçoit de lettres ! Elle répond aussi aux appels au secours d'un jeune déserteur incarcéré dans une prison parisienne où il se sent bien seul. Marie-Emilie Réallon est bien souvent la seule personne à visiter ces hommes exilés loin de leur pays. Quand elle entre dans les chambres elle n'oublie jamais de les saluer en langue corse, avec son accent pointu. « Bongiorno cumu steti, abideci » leur lance t-elle avec son sourire. Les soldats en permission ou en convalescence en Corse lui écrivent pour lui donner de leurs nouvelles. Des amitiés naissent. Pour gâter ses protégés, elle fait appel à la solidarité corse. Les négociants Mattei et Damiani lui envoient des colis pour ses protégés ainsi que des particuliers. Elle cherche aussi des marraines corses car elle sait à quel point le courrier est important pour ces hommes qui sont bien souvent aux prises avec le cafard.

Un tel dévouement suscite la sympathie. Son ami, Jean Pierre Lucciardi, le poète de Santu Petru di Tenda, lui dédie un sonnet en langue corse.

En 1922, Marie-Emilie Réallon est consacrée « citoyenne de Corte » par la Ciccida, une association cortenaise basée à Paris et en 1924 l'Union fraternelle des corses de Paris la proclame « citoyenne de Corse » pour son action menée auprès des soldats corses durant la Grande Guerre.

Pascal MARCHETTI-LECA

*Marie-Dominique Loviconi, femme, missionnaire laïque et patriote*

Née dans une famille de propriétaires terriens à quelques lieues d'Ajaccio, par le hasard de la vie, Marie-Dominique Loviconi mène une carrière d'institutrice dans le nord de la Corse. Nommée directrice de l'école des filles de Calvi en 1906, au moment où entre en application la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, elle assume ses fonctions avec une droiture qui force le respect. C'est avec la même fermeté qu'elle envisage la tourmente de 1914 qui l'a éprouvée tant sur le plan personnel que social et professionnel.